

OM

Germain et Sarr en dédicaces

L'attaquant et le polyvalent Franco-Guinéen seront présents aujourd'hui, à l'occasion de l'inauguration du corner OM de la boutique Orange Canebière. Bouna Sarr et Valère Germain participeront à une séance de dédicaces à 13h30.

ÉQUIPE DE FRANCE FÉMININE

Les Bleues ne font pas de détail contre le Cameroun

Malgré une première période moyenne, les joueuses de Corinne Diacre ont fait passer un sale moment aux Camerounaises. Hier, dans un match amical à sens unique au Stade des Alpes (Grenoble), l'équipe de France l'a emporté 6-0. Griedge Mbock (36, 88 s.p.), Kadidiatou Diani (44), Eugénie Le Sommer (47) et Kenza Dali (54, 60, en photo ci-contre) ont été les buteuses tricolores.

/ PHOTO AFP



ÉQUIPE DE FRANCE MASCULINE

Le Graët veut voir Rabiot

Le président de la Fédération française de football, Noël Le Graët, espère discuter "en fin d'année" avec Adrien Rabiot à propos de son avenir en équipe de France, a-t-il déclaré hier sur RTL. "Je considère, et Didier (Deschamps) aussi, qu'on ne peut pas punir un garçon de 23 ans jusqu'à 35 ans, ça ne se fait pas", a déclaré Le Graët. Le patron de la FFF, qui avait qualifié de "grosse bêtise" mi-septembre la position de Rabiot, veut "le recevoir pour voir son état d'esprit dans un premier temps. Ensuite, Didier décidera". Retenu parmi les onze suppléants pour le Mondial russe, Rabiot avait refusé sa place et soutenait que le choix du sélectionneur sur son égard ne répondait "à aucune logique sportive".

"Le stade, reflet de la société"

SUPPORTERS Retour sur la culture ultra, qui fête son 50^e anniversaire, avec un chercheur, ancien membre du CU84

Historien des tribunes et spécialiste du supportérisme radical, Sébastien Louis (41 ans) sera présent à Aix-en-Provence et à Marseille, vendredi (*), pour évoquer le 50^e anniversaire du mouvement. Invité le matin à une conférence à la faculté de droit et de science politique d'Aix par Anthropol'sphere, une association d'étudiants en anthropologie, le docteur en histoire présentera son nouveau livre, *Ultras, les autres protagonistes du football* (éditions Mare et Martin). Il comparera aussi ses travaux à ceux de l'ethnologue Christian Bromberger, auteur d'un ouvrage référence en 1995, *Le Match de football*. Tombé amoureux de l'OM depuis la triste main de Vata, cet ancien membre du Commando Ultra 84 (de 1994 à 2007), aujourd'hui professeur à l'École Européenne de Luxembourg, sait de quoi il parle. "De Zagreb à Manchester en passant par Moscou, Dniepropetrovsk, Milan, Göteborg et la D2, j'ai gardé de nombreux très bons souvenirs mais très peu de victoires sur le terrain! Comme à l'heure actuelle...", plaisante "Luxo", son surnom durant son immersion marseillaise. Entretien.



À Marseille, le CU84 existe depuis 1984.

/ PHOTO FRÉDÉRIC SPEICH

"Les Italiens étaient fascinés par le Kop de Liverpool et ses reprises des Beatles"

térieur, ça peut paraître débile, mais... (Il coupe) Oui, les gens se disent qu'ils ont fait 4 000 km pour rien alors qu'ils se proclament supporters! Mais c'est ça, justement, la fameuse mentalité ultra. Cette philosophie, cet ensemble de règles non écrites, de normes - comme dans n'importe quel groupe humain - qui conduisent à renoncer à rentrer dans le stade pour soutenir son équipe. Pourquoi? Une vingtaine d'ultras de l'AEK Athènes, les Originals, amis depuis plus de 25 ans avec le CU84, étaient là pour soutenir l'OM à leurs côtés, il y avait des Grecs mais aussi des Chypriotes. Les autorités locales ont usé de prétextes fallacieux pour ne pas faire rentrer les ressortissants chypriotes. Ils ont donc refusé de pénétrer dans le stade au nom de l'amitié et sur la base du "Tout le monde rentre, ou personne ne rentre". C'est un exemple de ces normes ultras.

Comment observez-vous le renversement des valeurs à l'OM?

C'est le nouveau modèle du football qu'on tente d'imposer. À Marseille, on est effectivement en train de passer d'un extrême à l'autre. À son époque, Bernard Tapie a compris ce qu'il pouvait faire des supporters, comment les utiliser, voire les manipuler, notamment en s'inspirant du modèle milanais de Silvio Berlusconi, un précurseur dans sa manière de gérer les relations avec les supporters. La nouvelle présidence, les nouveaux dirigeants, ont compris eux aussi ce qu'ils pouvaient tirer de Marseille. Le nouveau propriétaire n'est pas venu par amour pour l'OM, il est venu pour un investissement. Il vient d'une culture américaine, où on n'a plus affaire à des supporters, mais à des consommateurs. À la différence de l'Angleterre ou de l'Italie, l'Allemagne a compris qu'il fallait privilégier tout autant les VIP que les supporters classiques. Dans les stades en Bundesliga, championnat qui possède le plus fort taux de remplissage en Europe, il y a encore des places debout, des tarifs populaires, une ambiance extraordinaire, et, en même temps, des loges qui se développent. En D2, Dresde est impressionnant à ce titre. Le stade est un reflet, certes déformant, de la société. Et si on observe le Vélodrome, ses différentes transformations architecturales (de 1995 à aujourd'hui) épousent les transformations de la ville.

Jean-Claude LEBLOIS

(* De 18h à 19h45, rencontre au cinéma Le Miroir, à La Vieille Charité (13002 Marseille). Inscription obligatoire sur le site ohaima-passion.com.

L'Italie est le berceau de la culture ultra. Racontez-nous cette origine...

La culture ultra est née en 1968, et ce n'est pas un hasard. Les enfants du baby-boom remettent en cause les structures traditionnelles des clubs de tifosi. On imagine d'ailleurs à tort que l'Italie a toujours été un pays de football, mais pas du tout. Il a fallu attendre la fin des années 30, avec deux victoires en coupe du monde (1934 et 1938) et la médaille d'or aux JO de Berlin en 1936, pour que le foot, derrière le cyclisme pendant 40 ans, ne s'impose en Italie. Idem pour les premiers groupes de supporters, qui explosent dans l'après-guerre, alors qu'en France, il y en avait déjà à la fin des années 1910. En Italie, à la fin des années 50, ces adolescents vont au stade mais sont déçus par l'ambiance. Ils s'imaginent mettre

une iconographie contestataire, avec les têtes de mort, le style vestimentaire proche de celui des militants politiques et l'utilisation de certaines techniques, comme le cortège. Le premier groupe à utiliser le mot ultra est la Sampdoria de Gênes (lors de la saison 1970-71).

À l'époque, le contexte politique italien est explosif. Mai 68 se poursuit pendant dix ans, les jeunes essaient de faire la révolution. La presse décrit ces extrémistes politiques par *ultra sinistra* ou *ultra destra* (ultra-gauche ou ultra-droite). Le nom fascine ces supporters, ils prennent le mot ultra et y ajoutent un -s. Ça va devenir le nom générique pour désigner cette culture.

L'inspiration du mouvement ultra vient aussi d'Angleterre...

Les hooligans anglais, qui émergent à partir de la saison 1966, vont devenir une deuxième base d'inspiration. Dans les années 70 et 80, les équipes anglaises dominent les coupes d'Europe, et des centaines voire des milliers de fans suivent leurs équipes. Les Italiens les voient, sont fascinés par le Kop de Liverpool, qui reprend des standards des Beatles et qui tend les écharpes, mais aussi par les hooligans, très violents. Les anglicismes sont utilisés pour nommer leur groupe (les Boys, Teddy Boys). Le but du tifo, qui dure 90 minutes, avec des drapeaux, des chants et peut parfois se prolonger autour du stade avec des violences, est véritablement d'organiser l'ambiance.

Ce sont les chefs d'orchestre de la tribune.

La culture s'est diffusée au-delà...

Ce modèle est une synthèse originale des extrémistes politiques italiens et des hooligans anglais, qui a fait naître une nouvelle culture du supportérisme. Cette culture juvénile s'est répandue d'abord dans le bassin méditerranéen, en Espagne, au Portugal, en ex-Yougoslavie, et en France, en 1984 avec le CU, en s'inspirant de l'Italie. Avec la mondialisation et la naissance d'internet, dans les années 90, elle a ensuite gagné le nord de l'Europe. À l'heure de la globalisation triomphante, on retrouve des ultras dans le monde entier, de la Colombie à l'Indonésie! Cet été, j'étais en Indonésie et en Malaisie pour mes recherches, il y a un groupe de supporters du club du PSS Sleman qui se nomme "Brigata Curva Sud", avec une banderole en italien de 50 mètres, et qui compte 10 000 membres. Peu de gens peuvent s'imaginer l'ambiance qu'il y a, mais on pourrait se croire au Vélodrome dans les grandes années!

Que signifie être ultra en 2018?

Il y a différentes manières de voir le monde ultra. Les ultras ont une philosophie qui les anime, même s'ils préfèrent le terme mentalité. Être ultra, c'est avant tout être passionné par son club, s'organiser dans un groupe avec une banderole, accepter certains principes et être prêt à tout pour cette

équipe. Être ultra, c'est être vu par les autres comme un ultra. C'est-à-dire que les autres notent par vos actions que vous êtes un extrémiste - dans le sens positif du terme, attention - du tifo. Que vous êtes prêt à tout, et tellement prêt à tout que cet excès de passion peut parfois déboucher sur des actes violents. On associe trop facilement ultras et hooligans alors que ce sont deux familles différentes du supportérisme radical.

"En Indonésie, la Brigata Curva Sud de Sleman compte 10 000 membres!"

Le but d'un ultra est d'organiser de la meilleure manière le soutien à son équipe. On le voit au stade Vélodrome avec les différents groupes de supporters qui peuplent le virage Nord et le virage Sud. Cette organisation capillaire, avec un capo, dos tourné au terrain et avec un mégaphone, est devenue populaire. Cette culture s'est même diffusée dans le monde anglo-saxon. Il y a des groupes ultras en Angleterre (Crystal Palace, Leicester City, et surtout dans les petits clubs), et en Écosse (Glasgow Rangers, Celtic).

Vous évoquiez la mentalité ultra, l'exemple du CU84 jeudi à Chypre est une bonne matière pour vous. Vu de l'ex-

"Le premier groupe est né à Milan, en 1968, avec le Commandos Tigre"

des banderoles, chanter, mais ce n'est pas le cas, il faut rester assis. Ils vont alors s'autonomiser. Il y a plusieurs étapes de 1968 à 1972. Pendant ce temps-là, au nord de l'Italie, dans le triangle industriel Turin-Milan-Gênes, les premiers groupes ultras apparaissent. Le premier au Milan AC, en 1968, avec les Commandos Tigre, puis quelques semaines plus tard, la Fossa dei Leoni, toujours au Milan AC. Les termes belliqueux sont utilisés pour les noms, comme Fossa, Brigade, Commando, Ultra. Il y a également

"Les ultras sont devenus les syndicalistes d'un football populaire"

"La répression est très forte en France, constate par ailleurs Sébastien Louis. Les stades sont des laboratoires. Les autorités se permettent des choses qu'elles ne feraient pas pour la plupart des autres citoyens, mais les ultras sont une catégorie parfaite pour tester différentes méthodes de maintien de l'ordre. La plupart du temps, ces politiques sont pourtant à la limite de l'anti-constitutionnalité. Aujourd'hui, on est à un point de bascule. Il y a une contradiction entre ce que sont les ultras et ce qu'est devenu le football, observe-t-il. Le football se transforme en industrie depuis plus de vingt ans, mais cette industrie n'a plus besoin des

spectateurs. Une étude récente a montré que les revenus billetterie ne représentaient quasiment rien; ce qui rapporte, ce sont les loges. Mais un club de foot a besoin tout à la fois de spectateurs et de groupes ultras. Les gens ne vont plus au stade pour voir un match, on voit mieux désormais à la télévision, mais les clubs leur vendent désormais une expérience, décrypte le chercheur, dont l'étude porte de la fin des années 90 jusqu'à nos jours.

"L'Olympique de Marseille aligne depuis des années des équipes avec des résultats qui ne sont pas à la hauteur de la passion de son public. Par

contre, le club a une valeur, et c'est la raison pour laquelle il a été racheté. Sa valeur, ce ne sont pas ses performances sportives, c'est son public. On arrive donc à ce nœud important: on veut des supporters chauds car c'est ce qui fait vendre. On le voit avec les fumigènes, interdits par la loi dans les stades mais toujours à l'image dans les campagnes publicitaires des diffuseurs.

"Ça ne dérange pas les décideurs d'avoir des ultras. On l'a vu à Paris, où le propriétaire qatari a imposé ses desiderata à la préfecture de police, qui ne souhaitait pas le retour des ultras, pour vendre une ambiance au Parc des princes, devenu une ca-

thédrale du silence. Mais ils ne veulent pas le "négatif". Ce n'est pas uniquement la violence, qui est très minoritaire, mais plutôt les diverses revendications, que ce soit contre le logo ou les couleurs du maillot. Les ultras seraient donc nécessaires pour les clubs mais, en même temps, les clubs voudraient des ultras qui ne revendiquent rien, qui ne contestent pas, qui ne sont pas des syndicalistes. Or, les ultras sont devenus les syndicalistes d'un football populaire, qui défendent des valeurs: abonnements à bas prix, tribunes debout, utilisation de fumigènes. Les différents groupes ultras tentent de préserver ce qui peut l'être." J.-C.L.